

Alain
Duhamel
de l'Institut

Emmanuel le hardi

Emmanuel le Hardi

Du même auteur

- Journal d'un observateur*, Éditions de l'Observatoire, 2018 ; Points, 2019.
- Grandeur, déclin et destin de la V^e République. Un dialogue*, avec Édouard Balladur, Éditions de l'Observatoire, 2017 ; Perrin, « Tempus », 2018.
- Les Pathologies politiques françaises*, Plon, 2016 ; Perrin, « Tempus », 2017.
- Une histoire personnelle de la V^e République*, Plon, 2014 ; Points, 2015.
- Portraits-souvenirs, 50 ans de vie politique*, Plon, 2012 ; Perrin, « Tempus », 2013.
- Cartes sur table*, avec Patrice Duhamel (entretiens avec Renaud Revel), Plon, 2010.
- La Marche consulaire*, Plon, 2009 ; Pocket, 2010.
- Les Prétendants 2007*, Plon, 2006 ; Pocket, 2007.
- Le Désarroi français*, Plon, 2003.
- Derrière le miroir : les hommes politiques à la télévision*, Plon, 2001.
- Une ambition française*, Plon, 1999 (Prix du livre politique).
- François Mitterrand. Portrait d'un artiste*, Flammarion, 1997 ; J'ai Lu, 1999.
- La Politique imaginaire. Les mythes politiques français*, Flammarion, 1995 (Prix de l'essai de l'Académie française) ; Folio, 1996.
- Les Peurs françaises*, Flammarion, 1993 (Prix du Mémorial) ; Folio, 1994.
- De Gaulle-Mitterrand. La marque et la trace*, Flammarion, 1991 ; LGF, 1993.

(suite en fin d'ouvrage)

Alain Duhamel
de l'Institut

Emmanuel le Hardi

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires, en Munken Pure Rough
de la papeterie Artic Paper Munkedals AB,
numérotés de 1 à 20.*

ISBN : 979-10-329-0538-8

Dépôt légal : 2021, janvier

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Pour 

Avant-propos
Un président expérimental

On peut l'appeler Emmanuel le Hardi. Jadis, les monarques français étaient ainsi souvent affublés d'un surnom. Tantôt flatteurs, sinon toujours mérités : Philippe Auguste, Philippe le Bel, Louis le Lion, Charles le Sage ou bien sûr Henri IV le Vert galant, Louis XIV le Roi-Soleil, Louis XV le Bien-Aimé ; tantôt beaucoup moins agréables : Charles le Chauve, Louis le Bègue, Louis le Fainéant, Louis le Gros.

Depuis qu'avec la V^e République les présidents ont reconquis pouvoir et statut, parfois prestige et renommée, il est tentant de leur accoler à eux aussi un surnom. Le général de Gaulle n'aurait pas dédaigné de se voir honorer d'un Charles le Grand comme ce fut déjà le cas de Louis le Grand pour Louis XIV. Georges Pompidou se serait contenté d'un véridique Georges le Sage. François Mitterrand aurait pu porter l'appellation de François le Hutin, à l'image de Louis X le Hutin dont l'opiniâtreté est restée proverbiale. Pour Jacques Chirac, au physique si avantageux d'acteur américain des années 1950, un Jacques le Bel aurait été parfait. Nicolas Sarkozy aurait pu légitimement prétendre à un Nicolas le Batailleur comme il y a bien

Emmanuel le Hardi

longtemps Louis VI. François Hollande, lui, aurait pu porter le surnom de François le Débonnaire, à l'instar de Louis I^{er}. Quant à Emmanuel Macron, c'est Emmanuel le Hardi qui semble le plus approprié, comme pour Philippe III le Hardi au XIII^e siècle. On aurait pu envisager aussi bien un Emmanuel le Téméraire, tant son élection relevait d'une audace presque impudente, tant son mandat se déroule sous le signe du risque perpétuel et des tensions permanentes. Choisir comme axe d'action la « transformation » de la France, ce pays si fasciné par la nouveauté mais si allergique aux réformes et si rebelle aux changements, le proclamer, s'y atteler effectivement, sinon toujours habilement, cela frôle en effet la témérité. Mais qualifier le jeune président de « hardi » semble plus juste, puisque après tout la partie n'est pas encore jouée, l'échec n'est pas avéré, l'impasse n'est pas inévitable. Emmanuel Macron chevauche assurément la stratégie du risque extrême mais aussi longtemps qu'il n'a pas renoncé, qu'il se bat encore, il subsiste une part de chance. Audacieux, certes ; imprudent, assurément ; gaffeur plus qu'à son tour, provocateur, délibérément ou non, mais tant qu'il n'abdique pas, tant qu'il n'est pas acculé, tant qu'il ne capitule pas, hardi plus que téméraire, même si la frontière est parfois floue.

La ligne politique d'Emmanuel Macron et plus encore sa méthode ne sont en tout cas pas banales. Sa personnalité non plus. Le huitième président de la V^e République n'entre dans aucune des cases politiques ordinaires, ne relève d'aucune des classifications tra-

Avant-propos

ditionnelles. Il ne sort pas de l'Histoire pour entrer en politique, comme le fit le général de Gaulle. Il ne sort pas de la politique pour entrer dans l'Histoire, comme s'y essayèrent François Mitterrand ou Valéry Giscard d'Estaing. Il n'a d'ailleurs aucun passé politique significatif. Il aurait été attiré un temps, dans sa jeunesse, par Jean-Pierre Chevènement puis comme tout le monde par Michel Rocard, enfin par le pouvoir à travers la gauche réformiste de François Hollande qui l'a mis en selle et qu'il a en retour contribué à désarçonner, ce qui confirme bien sa vocation politique.

Mais c'est avant tout un prototype, un inclassable, une construction originale. Un inédit. Il n'a pas de modèle ni *a fortiori* d'équivalent. Il a avoué lui-même qu'il n'était pas socialiste, même s'il a fait ses premiers pas sous la houlette de François le Débonnaire et au sein du gouvernement de Manuel Valls le clémenciste. Alors, social-démocrate ? Sa politique économique est plutôt libérale à la française, c'est-à-dire mercantiliste et dirigiste. Colbertienne. Culturellement, c'est encore un libéral, mais au sens anglo-saxon cette fois, un homme de libertés et de tolérance. Mais de libertés et de tolérance contrariées par une pente institutionnelle et personnelle très dominatrice, avec ce que cela suppose d'autorité, de fermeté, voire d'autoritarisme. Et puis, on y reviendra largement, ne perçoit-on pas dans son personnage un fond très bonapartiste, avec ce que cela implique de charisme et d'hubris, de concentration du pouvoir et de vastes ambitions, de démocratie plébiscitaire mais aussi de personnalisation, de

modernité, de fringale de la réforme, de goût pour la rupture et de technique d'une mise en scène théâtrale ? Idéologiquement, au total, un habit d'Arlequin ou un étrange camaïeu. Il s'est proclamé lui-même « disruptif ». Il l'est. Il est l'homme des ruptures et des décompositions, plus habile à défaire qu'à rebâtir.

Cela tient certes aux circonstances mais aussi à son propre caractère : hardiesse extrême, large vision, volonté d'enterrer le vieux monde et ambition de jouer un grand rôle dans le nouveau, tant à la tête de la société française qu'à l'échelle européenne et même, avec de modestes moyens, un goût proclamé de l'affirmation internationale. Il y faut une bonne dose d'orgueil, un fort appétit d'être et de faire, et de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. Il doit se vivre comme l'homme providentiel d'une nouvelle génération. Il a surfé durant toute sa campagne présidentielle sur une vague puissante et cruelle de démagisme. C'est toute une génération qui a été balayée par sa victoire, de François Hollande à Alain Juppé, de Nicolas Sarkozy à François Fillon, Daniel Cohn-Bendit et Manuel Valls. Pas seulement les hommes mais aussi les vieux partis les mieux implantés, PS ou LR. Il a certes été l'instrument plus que la cause mais, avec lui, c'est la moitié de la classe politique qui a été renouvelée en une saison. Il a certes pu creuser d'autant plus son sillon que le rejet de la politique traditionnelle atteignait des sommets historiques, que les alternances successives laissaient un goût d'échec et d'enlisement : le deuxième septennat de François Mitterrand, les deux mandats de

Avant-propos

Jacques Chirac, les quinquennats de Nicolas Sarkozy et de François Hollande, tous avaient abandonné derrière eux un parfum délétère de déception, d'amertume et de ressentiment. En réalité, tout le décor politique était vermoulu, comme un trompe-l'œil en carton-pâte. Reste que c'est Emmanuel Macron qui l'a enfoncé, qui a osé l'enfoncer.

Il y fallait plus que de la hardiesse quand on n'a pas de passé politique, pas de parti à sa disposition, pas d'image personnelle constituée, pas de moyens matériels initiaux, et tout à démontrer sur un terrain électoral dangereusement vierge. C'est là qu'interviendrait cette étrange dimension personnelle, imprévisible, impossible à réduire à des règles, à des lois, à des principes établis. Une découverte subite, théâtrale, bien entendu facilitée par la passion française de la mode, par le profil atypique de ce jeune champion coiffé de confiance et armé de détermination. L'époque s'y prêtait aussi. Révolution numérique, tragédie écologique, guerre terroriste inexpiable, incertitudes économiques, lourde ascension des nationalismes, anxiété et insatisfaction générales. Partout, des pouvoirs étaient à prendre, partout, des assaillants, des conquérants, des dissidents, des chefs de guerre ont surgi : Trump, Poutine, Erdogan, Johnson, Bolsonaro, Salvini et bien d'autres. Emmanuel Macron n'est pas le seul à percer, à rompre et à balayer les situations acquises. Sa grande différence est qu'à l'opposé des vainqueurs populistes, il a l'allure singulière d'un démocrate post-moderne, d'un bonapartiste civilisé et d'un réformateur tempéré,

cohérent, acceptant pleinement les lois du marché et de la démocratie mais furieusement désireux de les modifier et de les adapter. Un leader du *xxi*^e siècle, inexpérimenté, juvénile, arrogant, trébuchant, solitaire, provocant mais aussi novateur, énergique, infatigable.

On l'a comparé à Valéry Giscard d'Estaing pour son brio intellectuel, sa modernité, sa compétence économique. Mais celui-ci avait été auparavant un grand parlementaire et un puissant ministre, un chef de parti expérimenté et un patricien éclairé, alors qu'Emmanuel Macron n'est héritier de rien ni de personne et a surgi comme un météore dont on ne sait pas s'il flamboiera ou s'il s'éteindra. On l'a encore rapproché de Tony Blair, l'inventeur de la « troisième voie » entre socialisme et conservatisme : plutôt au ciel qu'il en ait le charme conquérant et la virtuosité de grand communicant ! Il en est loin. Il s'efforce en le sachant ou sans le savoir, d'être au pouvoir un schumpetérien, apôtre et disciple de la « destruction créatrice » qui a fait la réputation du célèbre économiste ou encore l'élève du grand sociologue Michel Crozier qui le premier comprit la France comme une société bloquée.

D'où l'ambition salutaire et déraisonnable d'affronter les « passions tristes » des Français, leur pessimisme invétéré, leur mécontentement perpétuel, leur déclinisme malheureux, leur jalousie irrépressible, leur ressentiment belliqueux, leurs divisions, leurs fractures, leurs blessures, leurs cicatrices éternelles qui font l'originalité de ce peuple incomparable, brillant, inconstant et imprévisible qui fascine de loin et inquiète de près.

Avant-propos

Depuis Valéry Giscard d'Estaing, aucun président n'est parvenu à surmonter ce fort caractère de frimas, de brises et d'orages au-delà de deux ans. La confiance et le crédit démocratique des chefs d'État élus s'épuise en effet désormais en deux années dans ce pays. La légitimité présidentielle n'est donc que biennale, que la durée du mandat soit en théorie de sept ans ou de cinq ans. Au-delà de vingt-quatre mois, tout président est contesté, vilipendé, rejeté. Vulnérable. François Mitterrand, Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Hollande l'ont éprouvé tour à tour, de plus en plus vite, de plus en plus violemment. La France reste ce grand pays enviable aux orages non désirés. Être président en France, c'est être impopulaire, et être impopulaire, c'est être entravé. Voilà la malédiction présidentielle qu'Emmanuel Macron a la prétention d'affronter et de vaincre. Avec son courage et son énergie. Avec ses fautes et ses bourdes. Déterminé à réformer, donc en sursis perpétuel. Hardi.

Chapitre 1

Un bonapartisme du XXI^e siècle

Depuis deux siècles, un fleuve souterrain traverse la France politique. Il se nomme le bonapartisme. Non pas qu'il s'agisse du culte ou de la nostalgie d'une dynastie. Personne ne rêve de porter sur le trône le prince Napoléon, pas même les Ajacciens. Napoléon Bonaparte est unique comme l'a d'ailleurs confirmé le cruel fiasco de son neveu Napoléon III. La France du XXI^e siècle n'est assurément pas taillée pour un régime impérial. Non pas davantage qu'il s'agisse d'un corps de doctrine, d'une idéologie constituée. Le bonapartisme ne possède aucun théoricien breveté, aucun nouveau prophète, aucun disciple notable ou même significatif, aucun prêcheur, aucun avocat inscrit au barreau de la politique. Intellectuellement, on peut le dire en jachère. Pas davantage de parti, de mouvement, pas la moindre organisation, sinon quelques clubs épris du folklore de la Grande Armée, passionnément désireux de porter quelques jours par an l'uniforme des grenadiers de la Garde ou des chasseurs à cheval de la cavalerie légère. D'inoffensifs maniaques des reconstitutions historiques, bivouaquant un week-end par an sur des plaines désolées en rêvant aux prouesses d'antan.

En revanche, le bonapartisme est bien vivant dans une littérature immense, inépuisable, toujours renouvelée avec des bataillons et des régiments de lecteurs. Mais surtout, et c'est là le point, dans un tempérament national, un instinct populaire, un sentiment, une frustration, un espoir, celui d'une autorité légitime, démocratique cela va de soi, mais ferme ; celui d'un homme providentiel, au moins le temps de son irruption, d'un dirigeant charismatique, inattendu, atypique, romanesque. D'un pouvoir capable de rêver et de faire rêver, de marquer et de peser, de surprendre et de choquer. Issu du suffrage universel et non pas d'un coup de force ou d'un coup d'État - on n'est plus au XIX^e siècle. Bâti pour un régime présidentiel ou pour une lecture présidentielle du régime, avide de réformes, d'activité, d'entreprise. Un homme d'action en rupture de ban vis-à-vis des codes traditionnels de la politique, un intrus, parfois un malotru, mais un leader, un entraîneur. Quelqu'un qui redonne de la chair et de l'ambition à la politique, qui incarne, qui bouscule, qui peut séduire ou décevoir, gagner ou perdre. Mais rompre, oser, choisir.

Depuis le Consulat, des hommes de cette trempe, audacieux, déterminés, non conformistes, hétérodoxes, faits pour les diagonales insolites plutôt que pour les avenues rectilignes, tantôt fêtés, tantôt rejetés, tantôt célébrés, plus souvent démythifiés, la France en a connu une dizaine, parfois venus de la gauche, généralement ancrés à droite, aimant commander mais s'inclinant devant le suffrage universel. Ce sont eux qui incarnent, en le sachant ou sans le savoir, les éternelles

résurgences du bonapartisme. Ils n'en portent pas les couleurs, mais ils en font revivre le tempérament et, au moins un temps, la popularité ambiguë. Leurs points communs sont l'autorité et la hardiesse, des chemins de traverse qui frôlent les crevasses et les précipices. Ils personnifient la suprématie de l'exécutif. Ils rêvent d'être des héros, des sauveurs, au moins des novateurs, des réinventeurs de la politique. Ils peuvent aussi être les livreurs de chimères ou d'illusions, voire de dérives ou d'impasses. Séduisants et dangereux, conquérants et téméraires.

Après Napoléon le Grand et Napoléon le Petit, on peut ainsi discerner une couche de bonapartisme sous l'orléanisme affiché d'Adolphe Thiers, premier président de la III^e République, dissimulant mal une tentation autoritaire sous son républicanisme de raison. Habile quand il le pouvait, violent, féroce même, quand il le jugeait nécessaire. Manœuvrier et impétueux, aventurieux et implacable, imaginatif et possédé par une fringale du pouvoir.

Le général Boulanger, ensuite, prototype caricatural du bonapartisme. Courageux et immensément populaire, démagogue, consternant autant que maladroit, portant beau et pensant peu, soutenu à l'origine par la gauche, comme Thiers le fut sous l'Empire, puis adulé par la droite nationaliste, une trajectoire politique météorique commençant par une ascension fulgurante pour s'achever bien vite en naufrage théâtral.

Y avait-il également du bonapartisme chez Clemenceau ? On l'a parfois dit, surtout chez ses adversaires.

Grandi à gauche, terrible dans l'opposition, insolence brillante, culture originale, patriote de feu, il voulait et aimait trancher, faisant preuve au pouvoir d'une fermeté d'airain et d'une énergie prodigieuse, mitraillant et canonnant sans répit quiconque lui résistait, ridiculisant les médiocres qui le lui ont fait chèrement payer. Un homme d'État assurément, un grand homme en 1917, moins inspiré après la victoire, ardent républicain, parlementaire d'élite mais dont l'autorité ne se partageait pas.

André Tardieu aussi, durant l'entre-deux-guerres, plume étincelante, intelligence étourdissante, grand espoir de la droite, politique malheureux, habité par l'obsession de rétablir un pouvoir exécutif fort, plaidant pour cela à travers des livres étrangement modernes, comme un bonapartiste dévoilé trop tard et disparu trop tôt.

D'autres figures politiques de cette époque furent suspectées ou accusées de tentation bonapartiste. Ce fut le cas de deux personnalités de premier plan, Alexandre Millerand et Gaston Doumergue, l'un et l'autre présidents du Conseil, puis de la République. Deux destins comparables puisque l'un, venu du socialisme, finit par être contraint par le Cartel des gauches de quitter piteusement le palais de l'Élysée, après avoir voulu outrepasser son rôle et ses prérogatives quand l'autre, radical méridional, populaire, malin et cordial, fut rappelé à la tête du gouvernement trois ans après la fin de son septennat, alors qu'il s'était retiré de la vie politique. Expérience fugitive, puisque acclamé en recours après

Du même auteur (*suite*)

Les Habits neufs de la politique, Flammarion, 1989 ; Folio, 1990.

Le V^e Président, Gallimard, 1987 ; Folio, 1988.

Le Complexe d'Astérix. Essai sur le caractère politique des Français, Gallimard, 1985.

Les Prétendants, Gallimard, 1983 ; Folio, 1985.

La République de Monsieur Mitterrand, Grasset, 1982.

La République giscardienne, Anatomie politique de la France, Grasset, 1980.

Histoire du Parti communiste français de 1920 à 1976, avec Jacques Fauvet, Fayard, 1964-1965 ; nouvelle édition revue et augmentée, Fayard, 1977.